

Technical and bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:
Commentaires supplémentaires: Page 23 comporte une numérotation fautive: p. 22.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & C^{IE}., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO.

LA FILLE DE MARGUERITE

PREMIÈRE PARTIE.—L'HÉRITAGE DE RENÉE.

XXII

Tandis que Pascal se livrait à ses réflexions dont nos lec-

teurs ne tarderont point à comprendre le sens et la portée, le voiture marchait rapidement. Elle s'arrêta rue de Varennes, devant l'hôtel de feu Dominique Bertin. Pascal mit pied à terre et sonna. La porte s'ouvrit.

— Monsieur Lantier... fit le concierge en saluant avec respect le nouveau venu.

— Bonjour, mon brave Antoine! Ma belle-sœur est-elle visible?

— Madame est en voyage... Monsieur ne le savait donc pas?

— Je l'ignorais complètement, ma visite en est la preuve...

— Le lendemain soir de l'enterrement de feu mon maître, madame a quitté Paris... Nous ne savions où elle allait ni quand elle devait revenir, mais hier matin une dépêche est arrivée à l'adresse de Jovelet, disant que madame était malade à Romilly-sur-Seine et Jovelet est parti sur le champ...

— Malade! s'écria Lantier avec une stupeur qui n'était point jouée. Malade à Romilly-sur-Seine... quo m'apprenez-vous là?

— La pure vérité, monsieur... La dépêche était du patron de l'hôtel où madame est descendue à Romilly... C'est le nom qu'a dit M. Jovelet...

— Et il est parti hier?

— Oui, monsieur, sans perdre une minute...

— La dépêche parlait-elle d'une maladie grave?

— Elle ne donnait point d'explication...

— Savez-vous le nom de l'hôtel?

— M. Jovelet l'a prononcé devant moi, mais je l'ai oublié.

— Meroi, mon brave Antoine... Ce que vous venez de m'apprendre m'attriste beaucoup.

— Il y a de quoi, monsieur, mais espérons que madame sera vite rétablie et qu'elle reviendra dans son hôtel.

Lantier regagna sa voiture. Un ouragan de pensées confuses grondait dans son cerveau.

— Marguerite, malade à Romilly! se disait-il, à Romilly qui touche au château de Viry sur Seine où Robert Vallrand vient de mourir! Voilà une coïncidence bien étrange! Marguerite connaissait-elle donc Robert?... J'entrevois un mystère que j'éclaircirai. J'irai à Romilly...

Pascal retourna chez lui, espérant trouver des nouvelles du complice qu'il connaissait sous le nom de Valta.

Son attente ne fut point déçue. Une dépêche l'attendait. D'un main tremblante il déchira l'enveloppe et lu



... Pascal franchit le seuil de la pièce où l'étudiant travaillait...

ces quelques mots :

« Pour Paris, de Maison-Rouge. Lantier, rue de Picpus.

« Train arrêté par les neiges à Maison-Rouge. Grands ennuis.

VALTA. Hôtel de la Gare.

— Do lui, enfin !! murmura Pascal avec un soupir de soulagement. Sa tentative est donc sérieuse et je n'ai pas été la dupe d'un artiste en chantage ! Qu'a-t-il fait ? Pourquoi ces ennuis dont il parle ?... Le train arrêté par les neiges ! Ainsi il revenait à Paris...

« Y revenait-il seul ? La voleuse d'héritage est-elle vivante ou morte ? Cette dépêche, forcément incomplète, ne fait qu'augmenter mes angoisses ! Maison-Rouge se trouve sur la ligne de Romilly... La circulation des trains étant interrompue, je ne pourrai me rendre auprès de Marguerite aussitôt que je le voulais !! Tout conspire contre moi !... »

Lantier, découragé, se laissa tomber sur un fauteuil. Au bout d'un instant il reprit :

— Ne suis-je pas trop prompt à me laisser abattre ? Cette neige ne peut durer longtemps... On doit s'occuper partout de déblayer les voies ferrées et la besogne accomplie par des milliers de bras marche vite... Je partirai cette nuit... Je le tenterai du moins... Voyons un peu...

Pascal prit un « Indicateur » et, tout en le feuilletant pour y chercher la ligne de l'Est, poursuivit :

— Décidément je ne puis prendre un train de nuit, car à mon passage à Maison-Rouge je voudrais voir Valta et, en lui télégraphiant d'avance, il aura soin de se trouver sur le quai de la gare. Il y a un train à minuit trente-cinq minutes, passant à Maison-Rouge à trois heures et quart du matin... impossible de songer à celui-là... Demain matin, à sept heures dix, train omnibus arrivant à Maison-Rouge à neuf heures du matin... Si la voie est libre je serai à Romilly à onze heures trente minutes... C'est ce train que je prendrai et je verrai Valta...

Pascal referma « l'Indicateur », saisit une feuille de papier et écrivit :

« Maison-Rouge.—Hôtel de la Gare.—Valta.

» Passerai demain matin à Maison-Rouge à neuf heures » vingt minutes, si voie est libre. Besoin de vous voir.

» PASCAL. »

Il ajouta une adresse de fantaisie afin de dépister les curieux, se rendit à un bureau télégraphique éloigné de chez lui, et fit expédier sa dépêche.

—Maintenant, se dit-il, l'essentiel est de savoir si la circulation est rétablie sur la ligne de l'Est... Je vais m'en assurer... J'irai ensuite m'entendre avec Paul...

Lantier avait laissé sa voiture rue de Piepus. Un fiacre le conduisit à la gare du boulevard de Strasbourg.

Là il s'informa. On lui répondit que le déblayement de la voie n'était point terminé, mais que les trains reprendraient leur marche régulière le lendemain matin.

L'entrepreneur, ayant désormais la certitude de pouvoir mettre son projet à exécution, prit le chemin de la rue de l'École-de-Médecine et s'arrêta au numéro 19. C'était là que logeait Paul Lantier son fils.

Le jeune homme, faisant son droit, n'habitait point la rue de Piepus chez son père. La distance à franchir l'aurait gêné pour suivre régulièrement ses cours. Il occupait au troisième étage d'une vieille maison, un petit appartement meublé de façon très simple, mais parfaitement tenu.

C'est là que Paul piochait son Code avec une ardeur peu commune chez messieurs les étudiants pour qui les cordons de la bourse paternelle se dessèrent facilement. Or, Pascal était géné-

mois, somme considérable au quartier Latin, même aujourd'hui, quoique le moderne quartier Latin ne ressemble plus à ce qu'il était du temps de Murger.

Paul, garçon studieux, aux goûts fort simples, ne hantait point les brasseries à femmes, les caboulots et autres lieux de plaisir, où les trois quarts des avocats futurs perdent leur temps et gaspillent leur argent et leur santé. Les six mille francs de la pension allouée par son père suffisaient donc amplement au jeune homme, qui trouvait moyen de réaliser des économies et de garder dans un tiroir de son secrétaire une soixantaine de louis.

Pascal Lantier, surmené par les multiples entreprises que nous connaissons, venait rarement voir son fils ; mais Paul, chez qui le sentiment de la famille était très développé, allait deux ou trois fois par semaine dîner rue de Piepus avec son père.

L'étudiant n'avait rien du caractère paternel. Il tenait de sa mère, morte trop jeune, une nature franche et loyale, une délicatesse toute féminine de sentiments, une droiture absolue. Pour aucun motif, et sous quelque prétexte que ce fût, il n'aurait transigé avec sa conscience.

Pascal ayant reçu du concierge l'assurance que son fils n'était point sorti, monta rapidement au troisième étage et sonna à la porte de Paul, située à gauche, sur le pallier.

— Entrez ! cria la voix sonore et bien timbrée du jeune homme.

L'entrepreneur ouvrit, traversa une petite anti-chambre et franchit le seuil de la pièce où l'étudiant travaillait entre un feu de charbon de terre et une table couverte de livres. Il se leva en reconnaissant son père, courut à sa rencontre, le visage joyeux et l'embrassa avec une tendresse manifeste.

— Je suis très content de te voir, dit-il en même temps, et je bénis l'heureux hasard qui t'amène dans mon quartier et me procure ta visite...

— Ce n'est point le hasard qui m'amène, cher enfant, répondit Pascal en s'essayant au coin du feu, en face de Paul, je viens tout exprès...

— J'en suis doublement reconnaissant...

— Ma visite a d'ailleurs un but sérieux... Je désire causer avec toi de choses graves...

— De choses graves !! répéta Paul. Tu me dis cela d'un ton singulier... Est-ce qu'à mon insu j'aurais mérité des reproches ? J'en prouverais un peu de surprise, car je travaille de mon mieux et je crois ne manquer à aucun de mes devoirs de fils...

— Tu es un excellent fils, répliqua l'entrepreneur, et je rends pleine justice à ton amour du travail... Cependant j'ai quelque chose à te reprocher...

— Quoi donc ? demanda le jeune homme inquiet.

— Plus d'une fois déjà je t'ai parlé de ton avenir auquel je pense beaucoup... J'ai cru que tu me comprenais quand je te désignais clairement une femme... une jeune fille...

— Une jeune fille !... murmura Paul en devenant pâle.

— Mademoiselle de Terrys, reprit Pascal. Ne t'ai-je pas donné à entendre combien je souhaitais te voir conquérir sa sympathie et son affection ?...

— Mais, mon père, s'écria l'étudiant, j'ai la certitude que mademoiselle Honorine m'accorde sa sympathie, son estime, et qu'elle a pour moi beaucoup d'amitié... En doutez-vous ?...

— Nullement...

— Eh ! bien ?...

— L'amitié, ce n'est pas assez...

Paul avait pâli d'abord, il devint très rouge.

— Que veux-tu donc, père ?... balbutia-t-il avec embarras.

— Je veux, ou plutôt je souhaite ardemment, dans l'intérêt de ton bonheur, te voir inspirer à mademoiselle de Terrys, non de l'amitié mais de l'amour ! C'est aussi le vœu de ta tante Marguerite qui t'aime, qui chérit Honorine, et qui ferait de grands sacrifices, j'en suis sûr, pour rendre possible et facile un mariage entre vous... Or, ce mariage dépend de toi... Le cœur d'Honorine t'appartiendrait bien vite si tu savais le prendre... mais tu ne sais pas, et c'est là justement ce que je te reproche !...

— Mon père, répliqua Paul, je n'avais jamais compris ce là...

— Il suffit que maintenant tu le comprennes... Regagne le temps perdu... Fais ta cour... Deviens passionné...

— Mais pour cela, mon père, il faudrait mentir, et j'ai le mensonge en horreur ! Je suis incapable de feindre un amour que je n'éprouve pas... Une telle comédie me révolte, et je la jouerais trop maladroitement d'ailleurs pour qu'Honorine pût s'y laisser prendre...

En entendant cette réponse, Pascal Lantier se leva, les sourcils froncés, le visage sombre, et centint avec poigne un geste de colère.

— Raisonnement absurde ! s'écria-t-il. La galanterie n'a rien de commun avec le mensonge ! Est-ce jouer la comédie que d'affirmer à une jolie personne qu'on admire passionnément sa beauté ? Honorine est adorable, il est donc tout naturelle de l'adorer ! Le contraire serait absurde et presque grossier... D'ailleurs la fin justifie les moyens, et il s'agit d'un superbe mariage...

— Superbe, à coup sûr, mais que je ne désire point, et que je n'accepterais pas s'il m'était offert...

— Et pourquoi cela, grand Dieu ! dit Pascal stupéfait en levant les mains vers le plafond.

— Parce qu'il me rendrait malheureux !... répliqua Paul. Que veux-tu, père ? J'ai sur certains sujets des idées arrêtées, des convictions absolues, et je n'admets pas le bonheur dans le mariage sans l'amour...

Lantier regarda son fils avec défiance.

— En vérité, fit-il, à t'entendre parler ainsi, on croirait que ton cœur est pris !

Paul frissonna de tout son corps et changea de visage. Il lui fut impossible de dominer son émotion et de cacher son trouble.

— Si cela était ? murmura-t-il d'une voix tremblante.

— Si cela était ? répéta Pascal. Je ferais un appel à ton bon sens !... Tu comprendrais qu'il serait idiot de gâcher ta vie, de compromettre ton avenir, au profit d'une amourette, du quartier Latin !... Et tu n'hésiterais pas à lâcher l'amourette pour le riche mariage ! !...

— Tu te trompes, père... Je n'estime point ceux qui pèsent de la main gauche la dot d'une jeune fille avant de lui tendre la main droite pour la conduire à la mairie et à l'église... Les mariages ainsi contractés sont l'union, non de deux âmes mais de deux coffres-forts, et constituent le plus souvent, d'un côté comme de l'autre, des marchés de dupes ! Je croirais offenser mademoiselle de Terrys en lui faisant l'offre d'un cœur qui ne m'appartient plus !...

— J'ai donc deviné juste ! s'écria Pascal. Tu es amoureux ?

— Oui, père...

— Eh, de qui, miséricorde ? ?... De quelque grisette ?...

— Non, père... J'aime une jeune fille dont un hasard qu'il faut peut-être nommer destin m'a fait voir en province le doux visage d'ange... Cette enfant s'est du premier coup comparée de tout mon être... Je me suis donné à elle qui ne me connaît pas et je ne me reprendrai jamais !... Reverrai-je cette enfant un jour ? Je n'en sais rien ; tout nous sépare, mais si Dieu, le hasard ou ma destinée la plaçant une seconde fois sur mon chemin, c'est elle qui sera ma femme !

Pascal Lantier haussa les épaules.

— Décidément, tu es fou ! dit-il les dents serrées.

— Non, père ; je suis sage.

L'entrepreneur devint de plus en plus sombre et pour suivit :

— La pire folie, dit-il, est celle des fous qui se croient sages ! Heureusement le mal ne me semble point sans remède... J'ai le droit, à ton âge, de t'imposer une ligne de conduite, et ton devoir est de la suivre... Je t'ordonne d'être empressé auprès de mademoiselle de Terrys et de te faire aimer d'elle... Il faut que votre mariage se fasse, entends-tu bien ! IL LE FAUT !

— Pardonnez-moi... il ne se fera pas...

Lantier était debout et marchait à grands pas dans la chambre. Il s'arrêta devant son fils.

— Oserais-tu me désobéir ? demanda-t-il avec un geste de menace

— Oui, mon père, plutôt que de commettre un acte déloyal.

— Malheureux !...

Et Pascal, n'étant plus maître de lui-même, leva la main sur Paul. Ce dernier, en présence de la fureur que ses réponses faisaient naître, avait repris tout son sang-froid.

— Réfléchissez, mon père, avant de me frapper... dit-il du ton le plus calme. Vous regretteriez bien vite un tel emportement... Je n'ai rien fait qui pour vous soit une offense et mérite votre colère... La révolte contre vos ordres serait une faute, mais la résistance passive est mon droit... Pourquoi voulez-vous briser mon cœur ? Pourquoi prétendez-vous m'imposer un mariage qui ne me rendrait point heureux ?

— Pourquoi ? répéta l'entrepreneur à voix basse en se penchant vers Paul.

— Oui.

— Parce que ce mariage est devenu nécessaire... Comprend-tu ?...

— Non, mon père, mais vous m'épouvantez...

— Parce que, poursuivit Pascal, ce mariage est le seul moyen en de me soustraire à la ruine...

— A la ruine ?... s'écria le jeune homme avec effarement ; vous êtes ruiné ? ?...

— Ruiné, perdu, déshonoré peut-être, si tu refuses de me sauver, car le salut ne peut me venir que de toi !

— Expliquez-vous, mon père . reprit Pascal après un silence.

— Je viens de chez le comte de Terrys... dit Pascal.

— Eh bien ?

— Eh ! bien, dans un mois, dans quinze jours, plus tôt peut-être, le comte sera mort.

— En le perdant vous perdrez un ami ; mais qu'elle influence sa mort peut-elle avoir sur vos affaires ?...

— M. de Terrys m'a confié la fortune presque entière de sa fille... un million...

— Un million ! s'écria l'étudiant.

— Oui, et aux termes des conventions intervenues entre nous par un acte en bonne forme, le décès du comte survenant je dois rembourser ce million avec les intérêts à mademoiselle Honorine, dans les huit jours qui suivront sa prise de possession de l'héritage paternel...

— Ce million, mon père, ne l'avez-vous plus, demanda Paul avec angoisse. N'êtes-vous pas en mesure de le rendre si la catastrophe que vous redoutez arrivait ?

Une question formulée si nettement était embarrassante pour Pascal. Il ne pouvait mentir à son fils dont il fallait faire un allié pour la combinaison qui nous est connue, mais il n'osait pas cependant avouer la vérité tout entière ; il prit un biais.

— Je possède ce million, répondit-il, non point liquide, mais immobilisé dans des travaux dont les rigueurs de la saison empêchent l'achèvement... Je le retrouverai singulièrement grossi seulement il faut pouvoir attendre... J'avais d'autres capitaux disponibles ; de grosses pertes faites à la Bourse me les ont enlevés...

— A la Bourse ! s'écria Paul effaré. Vous avez joué, vous, mon père ? joué avec l'argent qui ne vous appartenait point ?

Pascal, en habille comédien, prit une physionomie dévolée.

— Ne m'accable pas ! murmura-t-il. Je reconnais toute l'étendue de mon imprudence, de ma faute... Mais, que veux-tu ? Je songeais à toi...

— A moi ? répéta le jeune homme.

— Sans doute... à ton avenir... Je me disais : « Tout est compromis !... Si je gagne, tout sera sauvé ! » J'ai joué... J'ai perdu... mais, encore une fois, je puis relever ma situation s'il m'est permis d'attendre, car non seulement les constructions entreprises me feront rentrer dans mes fonds, mais encore elles me donneront des bénéfices considérables... Voilà pourquoi je te disais : « Tu peux tout pour mon salut ! » Consens à épouser mademoiselle de Terrys... Sa fortune, que tu auras mission d'administrer, restera dans tes mains et je retrouverai mon crédit qui s'écroule... Persiste au contraire dans ton refus, et ce sera la ruine... plus que la ruine...

— La faillite... murmura l'étudiant devenu très pâle.

— Plus que la faillite... la banqueroute, car les jeux de Bourse seront prouvés... N'auras-tu point pitié de moi ? Laisseras-tu traduire ton père en cour d'assises ?

Ces dernières paroles furent prononcées avec une animation fiévreuse. Pascal haletant, dévoré d'angoisse, attendait la réponse son fils. Cette réponse ne se fit pas entendre.

— Ainsi, demanda Paul d'une voix mal assurée, le million de mademoiselle de Terrys restant dans mes mains vous servirait d'enjeu pour réédifier votre fortune, compromise sinon perdue ?

— Oui... répondit Lantier.

— Ainsi, poursuivit le jeune homme, ainsi cette dot, un dépôt sacré, mon père, serait livrée par vous aux hasards des spéculations qui vous ont si mal réussi jusqu'à ce jour ?... Pardonnez-moi la hardiesse de mes paroles, mais je ne puis me taire, je n'en ai pas le droit... Je trouve dans le projet que vous avez conçu quelque chose de tortueux et de déloyal qui m'épouvante et qui me répugne...

L'entrepreneur était livide de colère, il serra les poings avec rage. Paul continua :

— Vous avez entrepris des travaux au-dessus de vos for-

ces... vous avez chargé vos épaules d'un fardeau qui les écrase... La pensée qui vous guidait était honorable sans doute, je l'admets, je veux l'admettre, mais vous comptiez sans le hasard, et le hasard s'est déclaré contre vous... Eh bien, mon père, si vous succombez, je suis jeune, je suis fort, je travaillerai pour vous, et je me sens capable d'assurer à votre vieillesse l'aisance et le repos. mais je ne me rendrai point complice de manœuvres que je désapprouve et qui révoltent ma conscience...

— Quand je commande, s'écria Pascal, ton devoir est d'obéir.

— Non, mon père, répliqua l'étudiant avec énergie ; épouser une jeune fille sans amour, pour sa fortune, spéculer sur une dot, jamais ! mieux vaut la pauvreté, mieux vaudrait la misère.

Soyons pauvres s'il le faut, mais n'entraînons personne avec nous dans la ruine !...

— Ainsi, tu refuses ?

— Je refuse de vous suivre dans un chemin qui conduit à la honte, oui, et quand vous aurez réfléchi, vous m'approuverez...

— N'es-tu donc pas compris que ton mariage me donnerait la certitude de relever mon crédit chancelant ?

— Votre crédit se relèvera sans ce mariage à force de labeur et d'économie... La saison rigoureuse vous met dans une position difficile, tout le monde comprendra cela... On sait que vous êtes un travailleur et un honnête homme... Vos créanciers, loin de vous accabler, vous viendront en aide, et cela dans leur propre intérêt... Vous prendrez le dessus, mon père, et votre honneur ne sera point atteint... Donc, je vous en prie, n'insistez plus...

— J'insisterai cependant, lorsque ta tante Marguerite viendra te dire avec moi que tu dois te soumettre à ma volonté, et que je prépare ton bonheur en même temps que j'assure la prospérité de notre maison... Aujourd'hui j'ai parlé en père... Demain je saurai parler en maître !

Et Pascal sortit furieux, laissant son fils plein de trouble et d'effroi.

— Ah ! comme il a bien l'exagération dans la droiture, et l'indomptable orgueil de sa mère, cet enfant rebelle ! murmurait l'entrepreneur en regagnant la rue de Picpus. Il accepte la pauvreté qui nous menace, c'est le déshonneur ! Pourquoi Robert Vallerand n'est-il pas mort un mois plus tôt ? A cette heure je ne craindrais rien, car j'aurais ses millions. Arriveront-ils à temps ? Je n'ai d'espoir aujourd'hui qu'en Marguerite Bertin. Si elle consent, comme je l'espère, à ce que je lui demanderai, il faudra bien que Paul cède à ses instances réunies aux miennes, à la nécessité qui s'imposera menaçante, et si, pour le décider, il faut lui révéler toute l'horreur de ma situation, je ne reculerai pas devant un aveu nécessaire !

Pascal, arrivé rue de Picpus, donna des ordres et prévint ses contre-maîtres qu'il allait faire une courte absence. Le lendemain, à sept heures dix minutes du matin, il était au chemin de fer de l'Est et prenait le train de Romilly. Laissons-le voyager et retournons à Maison-Rouge.

XXIII

La foulure de dame Ursule Sollier était non point simple, mais fort compliquée. Un plus attentif examen de la gaine des tendons avait démontré au docteur que la compagne de René-

nurait besoin de douze à quinze jours de repos avant de continuer son voyage.

L'ex-femme de confiance du député se désespérait. Ne pouvant, ainsi qu'elle en avait reçu la mission, conduire René à Paris chez le notaire de la rue des Pyramides, elle se demandait si ce retard ne serait point gravement préjudiciable aux intérêts de la jeune fille. Elle se souvenait des appréhensions qu'inspirait à Robert Vallerand son neveu Pascal Lantier, et ce souvenir lui donnait le frisson.

Réduite à l'impuissance absolue par son accident, elle ne pensait qu'à une chose, garder pour sa compagne et pour elle le plus strict incognito. Il nous semble superflu d'affirmer qu'elle n'y manquait pas.

René s'acquittait avec un dévouement sans bornes de ses fonctions de garde-malade. Elle entourait Ursule de soins les plus affectueux, tout en partageant son impatience, car elle avait hâte de connaître le secret dont la révélation l'attendait à Paris.

Elle pleurait en pensant à son père qu'elle ne connaissait pas, à sa mère dont elle ignorait le nom, à l'ami tendrement aimé qui venait de mourir, mais elle cachait ses larmes afin de ne point augmenter le chagrin d'Ursule par le spectacle de sa douleur.

Léopold Lantier, installé à l'hôtel en qualité de voyageur de commerce et sous le nom de Valta, surveillait les deux femmes. Il avait entendu le médecin affirmer au patron de l'établissement que la voyageuse blessée ne pourrait bouger avant quinze jours et il s'était dit en se frottant les mains :

— Tout va bien ! J'ai quinze jours devant moi... Je pourrai sans crainte faire un petit voyage à Paris, combiner mes plans avec Pascal Lantier et revenir ici pour le dénouement. Dès que la voie sera libre je prendrai le chemin de fer.

Nous connaissons le télégramme envoyé par lui rue de Picpus, à l'entrepreneur, et nous connaissons aussi la réponse de ce dernier. Cette réponse inquiéta l'ex-révolutionnaire de Clairvaux et mit son imagination en travail.

— Où va-t-il, se demandait Léopold. Puisqu'il passe à Maison-Rouge, il doit aller à Romilly... Il y va certainement, mais dans quel but ? Lui a-t-on écrit ? Quelque complication se jette-t-elle à la traversée de mes projets ? Il veut me voir... Serait-il menacé ?... Va-t-il m'apprendre que tout est découvert et qu'il serait dangereux d'agir ?...

Bref le bandit, prodigieusement perplexe et pour cause, attendit avec une fiévreuse impatience Pascal Lantier, ou plutôt la solution du problème.

Ainsi que l'indiquait la dépêche reçue, le train venant de Paris passait à Maison-Rouge à neuf heures vingt-neuf minutes. Dès neuf heures, Léopold était à la gare.

— Le train ne s'arrête ici qu'une demi-minute... se dit-il, impossible d'essayer d'échanger quatre paroles... J'accompagnerai monsieur mon cousin pendant quelques kilomètres, et nous pourrons causer à notre aise.

Et il prit à tout hasard un billet de première classe pour Romilly, quoi qu'il n'eût pas la certitude absolue que ce fût la destination de Pascal.

Le train rentra en gare à neuf heures quarante, n'ayant qu'onze minutes de retard, quoique le déblayement de la voie fût encore incomplet sur quelques points.

Léopold se trouvait sur le quai d'embarquement. Il inspecta d'un rapide coup d'œil la ligne des wagons, convaincu que Pascal mettrait la tête à la portière. Ses provisions ne le trom-

paient point. La tête de l'entrepreneur émergeait en effet de la portière d'un compartiment de première classe.

Sans faire un geste, sans se manifester par un signe, sans prononcer un mot, Léopold se dirigea vers ce compartiment, ouvrit, emjamba le marche-pied et passa, avec un salut des plus sommaires, devant son cousin qui semblait préoccupé et déconcerté.

Pascal était seul. L'évadé de Troyes, continuant à dissimuler les trois quarts de son visage sous un cache-nez de tartan à carreaux blancs et noirs, s'assit en face de lui.

Le signal du départ se fit entendre. Un employé passa et ferma la portière. La vapeur siffla, le train s'ébranla.

Pascal fit un geste de colère, releva la glace et se jeta en arrière, les sourcils froncés, l'air funèbre. L'homme aux lunettes bleues laissa s'écouler quelques secondes, puis étant tout à coup ses lunettes et son cache-nez, il dit :

— Calmez-vous nerfs, monsieur Lantier ! Vous avez voulu me voir, me voilà ! Exact au rendez-vous ! Que pensez-vous du travestissement ?

— Il vous fait honneur ! répliqua Pascal avec autant de joie que de surprise. Je veux que le diable m'emporte si je vous aurais reconnu sous ces béquilles et sous ce tartan !

En même temps il tendait la main à son complice.

— Occupons-nous de nos affaires... reprit ce dernier. Ce n'est pas uniquement pour le plaisir de contempler une physionomie que vous m'avez télégraphié de me trouver à la gare de Maison-Rouge.

— Non, certes... Votre dépêche obscure m'avait inquiété beaucoup et, comme une affaire urgente m'appelait sur la ligne de l'Est, j'en ai profité pour vous donner rendez-vous et vous demander des explications...

— C'est parfait... Rien de plus simple et de plus logique !...

— Les espérances que vous m'avez fait concevoir se réaliseront-elles bientôt ? demanda Pascal. Où en êtes-vous ?

— Tout allait être terminé... l'incident le plus imprévu a remis tout en suspens...

— La fille de mon oncle Robert ?...

— Elle est à Maison-Rouge...

— Est-ce possible ? ..

— C'est parfaitement possible... La petite sort de garde-malade à la dame Ursule Sollier qui s'est foulé la cheville en s'asseyant sur la neige... La dite dame Sollier est la personne chargée par le défunt de conduire l'héritière à Paris, chez le notaire qui, sur la vue de certaine lettre dont je vous ai parlé, lui remettra un paquet cacheté contenant les détails les plus circonstanciés sur son origine et sur l'étendue de sa fortune...

— C'est cette lettre qu'il faut avoir ! s'écria Pascal. Comment ne l'avez-vous pas encore ?...

— Sapristi, compère, vous allez vite en besogne ! répliqua Léopold en riant. On voit bien que vous ne mettez pas personnellement la main à la pâte ! Une hâte intempestive ne mène à rien et compromet tout. Il s'agit non de voler la lettre à une personne vivante, qui mènera grand tapage pour la réclamer et pour paralyser les effets du larcin, mais de la prendre sur un cadavre qui ne réclamera pas...

Pascal acceptait bien la complicité d'un crime au bout duquel se trouvait une fortune, mais il lui déplaisait d'entendre parler de ce crime en termes trop réalistes. Le mot « cadavre » lui fit passer un frisson sur la chair.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 Octobre 1882 — (No. 146.)

LE TESTAMENT SANGlant

TROISIÈME PARTIE.

V

LE RAYON.

« Nous louerons un jolie petit appartement, dans quelque quartier de Paris bien aéré et bien gai. Nous aurons un atelier où vous installerez vos toiles, et, à côté de votre chevalet, une humble table, où j'écrirai pendant que vous peindrez... Ludovise ! mon cœur déborde rien qu'en songeant à ces journées délicieuses où nous serons là, l'un près de l'autre, puisant mutuellement, dans nos regards, l'inspiration et le courage ! Et puis, quand nous serons contents de nous, quand nous aurons trouvé, moi, un libraire, vous, un acheteur, on va, madame, avec l'argent que l'on a gagné, » dîner gaiement tête à tête, ou bien entendre aux Italiens quelque opéra de Rossini.

« J'ai remarqué, à ce théâtre, une toute petite loge où il n'y a que deux places ; la dernière fois que je suis allé à Paris, cette loge était habituellement occupée par un jeune homme et une jeune femme, mariés sans doute depuis peu de temps.

« Combien de fois je les ai regardés d'un œil d'envie ! Dans les moments où la mélodie s'élevait sur les vagues tumultueuses de l'orchestre, où la voix de ces ravissants chanteurs faisait passer dans toute la salle un frisson de plaisir, je voyais la jeune femme roulant sous ses longs cils une douce larme, et se penchant à demi sur l'épaule de son compagnon, pendant que leurs mains se pressaient dans une silencieuse étreinte ; et moi, je n'écoutais plus ni Julia, ni Mario, ni Lablache : je sortais de la salle, jaloux de tant de bonheur, et me débattant avec angoisses contre mon isolement... Oh ! maintenant, Ludovise, je ne sortirai plus, car cette loge sera la nôtre ; c'est nous qui serons là, échangeant cette muette étreinte à chacune de ces mélodies charmantes qui donneront un rythme à l'immortelle mélodies de nos âmes !...

« Là ne se borneront pas nos joies. Comme rien au monde ne pourra me persuader de thésauriser, et qu'il faudra bien qu'au milieu de ces félicités économiques mes revenus se dépensent, vous devinez, n'est-ce pas, l'emploi que je compte en faire ? Quel bonheur de pouvoir adoucir de vraies misères à l'aide de cette pauvreté factice, de pouvoir répandre sur nos pas toutes ces richesses dont nous ne serons que les dépositaires ? Quel bonheur de savoir qu'au Tavelay ou à Saint-Tropez, chaque indigent aura sa journée de travail et son morceau de pain, pendant que, nous aussi, nous gagnerons notre pain avec notre travail ? Et lorsque nous apprendrons qu'un peintre, un sculpteur, un musicien, un poète, court risque de succomber faute d'un appui, faute de cette obole qui se donne, mais qui ne se demande pas, quel plaisir de jouer auprès de lui le rôle de la Providence, de faire luire dans sa mansarde un rayon de bien être et d'espoir ! Ce sera là notre luxe, et celui-là, Ludovise, ne consentirez vous point à le partager avec moi ?

« Oh ! mon cœur ne me trompe pas ; il me révèle le vôtre ; il me dit que c'est par cette communauté de bienfaits que je pourrai, peu à peu, vous amener à celle que vous refusez aujourd'hui, il me dit que, consacrée par la charité, ma fortune ne vous effrayera plus.

« En attendant, chère bien aimée, je vous remercie ! Grâce à

vous, je connaîtrai toutes les jouissances de la richesse et toutes celles de la pauvreté ! Quoique cette pensée m'est douce ! Il me semble qu'en orant pour moi deux existences dans une soule, elle me crée aussi deux amours dans un seul ! Oui, je t'aimerai deux fois, ou plutôt ma vie tout entière ne sera qu'amour, reconnaissance, remerciement ! Chère compagne ! chère lumière, brillant tout à coup dans ma solitude pour dissiper, comme l'aube d'un beau jour, les sinistres ténèbres de mon passé ! oh ! consens à te laisser aimer comme jamais femme ne l'aura été en ce monde ! aimée pour le bonheur que tu me donnes ! aimée pour les douleurs dont tu me sauves ! Ne te laisse jamais de cette tâche réparatrice que Dieu lui-même t'assigne, puisqu'il te place sur mon chemin comme ces anges qui, cachés sous une forme mortelle, se tenaient à l'angle de deux routes, pour indiquer celle du salut !

« Ludovise ! tu dis que mon imagination ardente, mon esprit romanesque t'épouvante pour l'avenir... oh ! tais-toi, ne blasphème pas ces dons célestes ; ne méconnaiss pas cette flamme qui se fonde devant Dieu le parfum de deux cœurs, comme un précieux encens. Résigne-toi à être adorée, à être heureuse ! Écris-moi que je puis, sans te déplaire, regarder comme anéantis tous les obstacles chimiques que mon amour mérite de vaincre ! Félicitez-moi, madame, que si j'ose me présenter devant vos regards, tu me recevras, Ludovise, comme ton amant, comme ton époux !

« CHARLES DE V... ».

LUDOVISE A CHARLES

« Saint-Tropez, 4 Mars 1847.

« Viens ! tu m'enivres, je t'aime et je t'attends ! »

EPILOGUE.

Pendant les quelques mois qui suivirent cette correspondance de Charles et de Ludovise, M. de Varni partagea son temps entre Avignon et Saint-Tropez. Chacune des journées qu'il passa auprès de madame Dunoyer lui apprit à l'aimer davantage, et il éprouvait d'autant plus de joie à sentir cet amour s'emparer peu à peu de son âme et l'absorber tout entière, qu'il lui était facile, grâce à la franchise, à la simplicité charmante de Ludovise, de comprendre à quel point cette tendresse était partagée.

Aussi, ces semaines et ces mois furent un véritable enchantement. Lorsque Charles avait donné quelques jours aux affaires, lorsque maître Calixte Ermel, rajeuni par le bonheur, avait condamné son client à écouter quelque long rapport sur la situation de sa fortune, l'heureux amant prenait son vol et allait bien vite s'indemniser à Saint-Tropez de sa résignation et de son attente. Pour ne blesser aucune convenance, malgré la liberté complète dont jouissait Ludovise, il avait un logement dans la ville, à cinq minutes à peu près de la jolie maison que Ludovise habitait. Il arrivait le matin auprès d'elle, et il la quittait le soir.

La maison de madame Dunoyer était située à mi-côte ; le jardin était clos par un mur qui dominait le chemin en pente par où l'on arrivait de la ville. À l'angle de ce mur, il y avait une petite porte verte, habituellement condamnée, car l'entrée officielle se trouvait à quelques centaines de pas plus loin et plus haut. Mais, pour que Charles pût être quelques minutes plus tôt dans ce bienheureux jardin, Ludovise s'était souvenue de cette porte ; elle n'en avait pas donné la clef à M. de Varni ; seulement, par une sorte de convention tacite, elle s'y trouvait tou-

jours lorsqu'il y touchait, et la dooile porte s'ouvrait d'elle-même comme sous la main d'une bonne sée.

Ludovise était dont là, au bout d'une allée d'orangers, à cette heure matinale où tout paraît plus frais et plus aimable, où les perles de la nuit brillent encore sur les feuilles et les doux rêves dans les humides regards. Madame Dunoyer était en petit deuil ; elle portait une robe blanche, bien simple, avec une longue ceinture de moire noir qui serrait sa taille souple et tombait presque jusqu'à terre. Un ruban pareil attachait son chapeau de paille et rivalisait à peine de tons noirs et noirés avec les bandeaux lisses et lustrés de ses beaux cheveux. Son pied, d'une petitesse et d'une cambrure provençales, tenait à l'aise dans un brodequin verni qui eût fort dérangé la fortune de Cendrillon, si Romiro l'eût rencontré sur son chemin.

Elle prenait le bras de Charles et le conduisait à travers cette allée toute dorée de fruits et tout ombragée de fleurs, jusqu'à une modeste terrasse où la vue était magnifique. Charles y trouvait le déjeuner servi sur une petite table où il eût été impossible de déjeuner trois. Ludovise n'avait pour tout domestique qu'une pauvre Smyrniote que le capitaine Gérard, son père, avait ramenée de ses voyages, qui avait vieilli dans la maison, et qui n'était pas plus gênante qu'un meuble ou qu'un chien. Les deux amants déjeunaient donc tête à tête, sous ce beau ciel, en face de cette mer aux vagues bleues, à peine plissées, qui présent, comme d'une caressante étreinte, les collines du Var, toutes boisées de pins d'Italie et de chênes-lièges. Ensuite Ludovise prenait ses cartons et son attirail de peinture ; elle en confiait une partie à Charles, et ils se dirigeaient ensemble vers les hauteurs pour choisir un point de vue qui convînt à la belle paysagiste. M. de Varni se couchait à ses pieds, allumait un cigare, et, le regard fixé sur sa compagne, il s'abandonnait à une de ces rêveuses extases où l'âme, se détachant peu à peu du réel et du fini, accueillerait comme une souffrance tout ce qui la ramènerait au sentiment de l'activité et de la vie ; quelquefois il l'interrompait ses longs silences pour dire tout bas à Ludovise : « Je t'aime ! » Elle ne lui répondait pas ; et cependant tous deux avaient parlé.

On rentrait au coucher du soleil. Charles goûtait en poète, et Ludovise en peintre, ces éternelles magnificences, cet hymne quotidien de la vague envahie peu à peu par le rayon, ce moment solennel où le soleil et la mer semblent s'absorber l'un dans l'autre, où ce que le ciel a de plus splendide s'unit à ce que la terre a de plus grand. On descendait lentement par des sentiers roides et inégaux où Ludovise était forcé de s'appuyer sur le bras de Charles. Ils se retrouvaient sur la terrasse à la nuit tombante, et dinaient de bon appétit, à la douce lueur de ce crépuscule d'été qu'on dirait un rayon oublié par le jour, comme une pièce d'or que l'aïeule laisse sous ses pas un millionnaire insouciant.

Après dîner, madame Dunoyer entra seule dans son salon dont les fenêtres restaient ouvertes, et où, de crainte des moustiques, on n'allumait pas de lumière. Elle se mettait à son piano ; et, de sa voix pure et vibrante, elle chantait une ballade provençale ou une douce romance, à laquelle répondait parfois, de la rive, le chant lointain de quelque pêcheur atardé. Pendant ce temps, Charles, resté au dehors, près de l'appui de la fenêtre, cueillait au hasard un bouquet parmi les arbustes ou les plantes grimpantes qui tapissaient l'humble façade. Lorsque Ludovise cessait de chanter, elle s'approchait de la fenêtre, et tendait sa main à Charles, qui la couvrait de baisers et lui laissait son bouquet : c'était l'adieu. M. de Varni reprenait alors le chemin de

Saint-Tropez, beaucoup plus lentement qu'il n'était venu. Ses fleurs passaient la nuit dans une coupe de cristal, près du chevet de Ludovise ; et, le lendemain matin, il les retrouvait à sa ceinture, fraîches et suaves comme elle.

Le mois d'octobre approchait ; c'était l'époque qui devait clore la seconde année du deuil de Ludovise, et qu'elle avait fixée pour son mariage avec M. de Varni. Charles la quitta donc, pour la dernière fois, vers la fin de septembre ; il fut convenu entre eux qu'il reviendrait, quelques jours après, avec Calixte Ermel. Le bon notaire devait laisser à son confrère de Saint-Tropez l'honneur de rédiger le contrat, et assister au mariage comme témoin et comme ami.

Le 9 octobre, M. de Varni et Calixte Ermel se mirent en route pour Saint-Tropez ; ils voyageaient en poste, et se proposaient de coucher, le premier soir, à Toulon, et d'arriver, le second jour, auprès de madame Dunoyer.

Mais le temps était si beau, ils se trouvaient si bien dans leur briska découvert, et Charles était si amoureux, qu'une fois à Toulon ils se décidèrent à continuer leur route et à voyager toute la nuit.

En sortant d'Hyères, la route côtoie le lit d'un torrent desséché, transformé presque en jardin anglais par les énormes touffes de lauriers roses, de pistachiers et de tamaris qui y dessinent des allées et des bosquets naturels. « C'est peut-être là que se promenait Clotilde avec sa compagne, pensa Calixte, lorsque Claude Rioux, en casaque de galérien, parut tout à coup devant elles ! »

Au même instant, un homme de haute taille se dressa au milieu d'une de ces touffes d'arbustes, et, se plaçant au bord de la route, un pistolet dirigé vers la voiture :

— Charles et Calixte, s'écria-t-il, avez-vous pu croire que Simon d'Arrioules ne reparaitrait jamais devant vous ?

Plus prompt que l'éclair, Charles qui, à cette voix et à ce nom, sentit passer dans ses veines plus de colère que de peur, se pencha vers une des poches du briska, où il avait mis, à tout hasard, une paire de pistolets. Par ce mouvement, M. de Varni, qui se trouvait le plus rapproché de Simon, laissa à découvert maître Ermel. Celui-ci, comme s'il cédait à un mystérieux instinct, se tourna de face vers M. d'Arrioules, dont le coup partit en ce moment et frappa le notaire en pleine poitrine. — C'est juste, et Dieu est bon ! murmura Calixte en s'affaisant sur les coussins de la voiture. Mais la détonation du pistolet de Simon fut suivie, presque aussi vite que dans un exercice à feu, par celle du pistolet de Charles, qui atteignit son ennemi à la hanche. D'Arrioules tomba en poussant un cri de malédiction et de douleur. Tout cela fut plus rapide que la pensée.

Le postillon, épouvanté, avait arrêté ses chevaux. Charles qui, au milieu de l'ivresse du péril, n'avait pas le sentiment bien net de ce qui venait de se passer, sauta à bas de la voiture : il vit que Calixte Ermel était mortellement blessé, et que son sang coulait à flots. La blessure de Simon paraissait tout aussi grave ; il était couché sur le dos, refusait de répondre, et ne donnait signe de vie que par sa respiration haletante et oppressée.

Aidé du postillon, Charles plaça d'Arrioules dans la voiture à côté de maître Ermel ; ne voulant pas revenir à Hyères, où il craignait que l'arrivée de cet étrange et sinistre équipage n'éveillât bien des commentaires, il le fit diriger vers une ferme qui fait partie du domaine de Sainte-Eulalie : elle était si peu considérable qu'il fut obligé d'installer dans la même chambre Calixte et Simon, l'ami et l'ennemi. En même temps, il transforma le postil-

lop en courrier, et l'envoya à Saint-Tropez avec un billet où il informait Ludovise de l'incident terrible qui le retenait à Hyères.

Ce fut seulement alors que Charles put se rendre un compte exact de ce court et tragique épisode, il se tourna vers Calixte, qu'on venait d'établir tant bien que mal sur un matelas, et tombant à genoux près de lui :

— C'est pour moi que vous mourez ! s'écria-t-il en sanglotant.

Malgré de cruelles souffrances, la figure d'Ermel était restée paisible et serène.

— Charles, dit-il, consolez-vous, c'est moi qui devais mourir. C'est en moi qui devais accomplir l'expiation suprême, si ma mort vous sauve, c'est que Dieu exauce le vœu que je lui ai adressé tant de fois ; c'est que nous n'avons tous deux qu'à reconnaître sa justice et à adorer sa bonté !

— Calixte ! mon seul ami ! mon père ! s'écriait Charles tous les jours à genoux et en arrosant de ses larmes les mains brûlantes du notaire.

— Votre ami ! murmura le blessé avec un sourire d'une douceur ineffable ; oui, vous dites vrai... je vous aime... mais je ne suis pas seul à vous aimer... vous savez bien ? Saint-Tropez !... Ludovise !... Oh ! je ne regrette qu'une chose, c'est de mourir sans revoir cette chère enfant !

Charles baissa la tête et n'osa pas répondre ; il avait honte de lui-même ; près de ce lit de mort, il venait de sentir ce nom adoré reprendre possession de toute son âme. Le notaire le regarda, le devina et sourit encore.

— Et vous, dit alors M. de Varni en se tournant vers d'Arrioules, couché comme Ermel sur un matelas, ne vous repentirez-vous pas ? ne prierez-vous pas Dieu de vous pardonner ?

Simon fixa sur lui un regard farouche où se peignait le désespoir et la haine ; ce fut sa seule réponse.

M. de Varni avait envoyé chercher un chirurgien par le fermier de Sainte-Eulalie. Au bout de quelques heures, le chirurgien arriva, il alla d'un blessé à l'autre, visita leurs plaies, ordonna et prépara un pansement ; puis, prenant Charles à part dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Ni l'un ni l'autre ne passera la journée, lui dit-il tout bas.

Il était quatre heures du matin.

Bientôt après, le jour se leva, pâle et blafard comme une matinée d'automne. L'agonie de Calixte et de Simon était visible, chez le premier, elle était douce et calme, chez le second, silencieuse et sombre. Un prêtre, appelé par Charles, était accouru, Calixte Ermel reçut tous les soins de son ministère avec une foi vive, une pieuse résignation. D'Arrioules ne voulut ni répondre ni écouter.

La journée s'écoula ainsi, Charles, agenouillé près du notaire, pria avec le prêtre, quelquefois il reprenait la main de Calixte, et disait en promenant ses lèvres sur cette main mourante :

— C'est moi qui vous tue !

— Non ! répondait doucement Ermel, c'est moi qui vous sauve !

De temps à autre, M. de Varni s'approchait de Simon d'Arrioules, qui persistait dans son silence et dans son immobilité sinistre.

— Je vous en conjure, lui disait-il, écoutez ce saint prêtre ! Repentez-vous, nous vous pardonnons !... Tout le mal que vous avez fait peut s'effacer dans une larme.

Rien ne put vaincre le mutisme de d'Arrioules ; une fois seulement, un observateur attentif aurait pu le voir tressaillir : ce fut lorsque le notaire, entraîné par ses souvenirs, murmura à demi-voix :

— Rien n'y manque ; c'est aujourd'hui le 10 octobre, et nous sommes à Hyères ! L'expiation aura la même date que le pacte.

Tout à coup d'Arrioules fit signe qu'il voulait parler ; Charles s'avança vers lui :

— Monsieur de Varni, lui dit Simon d'une voix éteinte, depuis un ans je ne vous avais pas perdu de vue ; j'ai épisté tous vos pas, suivi toutes vos traces ; j'ai su quel sentiment vous attirait à Saint-Tropez, j'ai voulu attendre, pour vous frapper, le moment où vous toucheriez au bonheur, afin que la mort vous fût plus cruelle...

— O mon Dieu ! interrompit Charles avec une pitié douloureuse, pardonnez à cette âme poussée à l'abîme par une fatalité terrible !

— Oui, j'ai attendu, reprit le moribond ; j'ai vu que vous deviez passer ici : j'étais au courant de vos projets, de votre itinéraire. Il y a plusieurs jours que je guettais votre passage... Le ciel ou l'enfer se sont placés entre vous et moi...

— Le ciel ! s'écria M. de Varni, en se retournant vers Calixte Ermel.

— Je suis vaincu ! poursuivit Simon, dont les paroles entrecoupées par le râle précurseur de la mort devenaient presque impuissantes... Le sombre génie de Clotilde s'éteint et succombe en moi... Pourtant, Charles ! ajouta-t-il avec un effrayant sourire et en se ranimant par un suprême effort, est-ce qu'Ottavia n'était pas bien belle ?... Est-ce que votre cœur ne garde pas quelque chose du trait empoisonné que j'y avais glissé ?... Oh ! souvenez-vous de cette beauté souveraine, de ce regard qui brûle et qu'on n'oublie pas !... Charles, souvenez-vous de l'Oberland !

En ce moment la porte s'ouvrit, et Ludovise parut sur le seuil ; elle avait reçu le billet de M. de Varni ; et, sans perdre une seconde, elle était accourue.

— Oh ! l'ango du pardon ! dit Calixte Ermel, en regardant Ludovise avec une expression de joie céleste.

— Malheur ! il ne regrettera plus rien ! murmura Simon en se soulevant à demi et en retombant sur son grabat.

Quelques minutes après, Calixte et Simon avaient rendu le dernier soupir. Doucement incliné vers Charles, Ludovise pleurait avec lui, elle s'était emparée d'une de ses mains, qu'elle pressait dans les siennes, et il suffisait de contempler cette ravissante figure, où la douleur même avait une expression de jeunesse et d'amour, pour comprendre que cette journée funèbre ne renfermait pas, pour M. de Varni, un de ces malheurs sans consolation, sans remède et sans espérance, tels qu'ils ne s'en est rencontré que trop dans ces MÉMOIRES D'UN NOTAIRE.

FIN.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par la nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même file complète (broché) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE, Éditeurs,

Bolte 1988, Bureau de Poste.

Stc-Thérèse, Montréal